

Présentation

Olivier Fléchais

Docteur en Sciences du Langage

Rédacteur en Chef

Ce premier numéro de *Synergies Afrique Australe* est le fruit d'un effort d'autant plus méritoire qu'il rassemble les travaux de chercheurs disséminés sur trois continents et qui ont donc toutes les meilleures raisons du monde de ne pas se connaître. Ils sont pourtant unis dans une même passion pour la langue française et pour la gamme vivante mais pas obligatoirement teintée de rose, des cultures francophones qu'elle a engendrées.

Les articles qui nous sont parvenus ont été divisés en deux grands ensembles de taille voisine. Dans le premier, nous avons regroupé les compositions à dominante littéraire et dans le second les travaux portant plutôt sur la langue et son fonctionnement social. Ce qui frappera le lecteur sans doute, c'est qu'en filigrane de tous les articles, le grand problème de l'identité se trouve posé de multiples façons, avec force mais aussi avec une émotion palpable sous la rationalité de l'argument. Au total un recueil d'une grande cohérence et d'une exigence d'écriture dont on découvrira certainement avec plaisir l'élégance mais aussi la gravité.

Le romancier camerounais, Ferdinand Oyono, fait l'objet de deux beaux articles introductifs.

Dans «*Une vie de Boy*», Augustine H. Assaah de l'Université du Ghana, évoque l'homme africain partagé entre les codes ancestraux qu'il rejette et celui du colon qu'il adopte et stigmatise en même temps. On découvre ainsi la déchirure profonde de l'être tiraillé entre la dénonciation du colonialisme et la mythification de l'Afrique par les tenants de la négritude.

Toujours à propos de Ferdinand Oyono, Vanessa Everson, de l'Université du Cap, pose le problème du couple Afrique-Europe sous l'angle du désir plus ou moins refoulé, dans un article au titre sexuellement ambigu : «*Noir sur Blanc : la dissimulation sexuelle...*». Il y aurait falsification des rapports, subterfuge et dissimulation en raison d'un système politique «*d'apartheid sexuel*» imposé. L'auteur analyse cette situation avec talent et franchise.

Avec Noelle Carruggi, de la New School University of New York (USA), nous partons en voyage vers la Guadeloupe pour tenter de découvrir le lien, dans un roman de Simone Schwartz-Bart, entre la mémoire individuelle et la mémoire collective, cette dernière étant inscrite dans celle des lieux : «*L'homme et le monde sont liés comme l'escargot et sa coquille*» nous dit Noelle Carruggi en citant un passage de Milan Kundera (*L'Art du Roman*). Il s'agit, en fait, d'un voyage intérieur pour découvrir l'origine profonde de certaines blessures identitaires, chemin de mémoire aux sources historiques et déontologiques de la conscience où l'un et le multiple retrouvent leur complémentarité.

Avec Ida Kummer, du Collège des nations Unies de New York, l'exploration du cinéma maghrébin contemporain vise à montrer les remous d'une relation entre une mère et sa fille, épreuve imposée à traverser, épreuve aussi dont il faut sortir. Le ton est parfois poignant quand l'auteur évoque ces « *images de mères qui se transforment en pires ennemies de leurs filles et qui les haïssent de tenter ou de vouloir tenter l'aventure qu'elles-mêmes n'ont pas pu oser* ».

Thème voisin traité par Rabia Radouane de Montclair State University, qui évoque, dans une belle et profonde analyse du beau roman de Tahar ben Jelloun : *Les Yeux baissés*, les enjeux du passage du Maroc à la France pour une jeune immigrée qui se retrouve à Paris. Elle apprend le français et découvre un monde nouveau qui la ravit et la déçoit profondément, ne lui laissant en fin de compte que la déchirure entre ses deux identités.

Encore le problème de l'identité, des conflits de cultures, du colonialisme, du racisme et du sexisme dans l'article d'Eva Tsuquiashi-Daddesio, de Sydney Rock of Pennsylvania (USA) où elle évoque les souffrances d'une métisse franco-vietnamienne partagée entre l'univers maternel et son éducation française, déchirure qui la conduit à mi-chemin entre haine et séduction.

Avec Nathan Devir, de l'Université de Haïfa (Israël), c'est une originale lecture de Baudelaire qui nous est présentée. L'article analyse les divers aspects du processus créatif dans l'œuvre du poète (psychologiques, narratifs, sémiotiques et linguistiques) en se fondant notamment sur l'idée de Malraux que « *chaque œuvre d'art est une autobiographie* ». L'existence tourmentée engendre une œuvre tourmentée, l'une étant en quelque sorte la cause de la complexité de l'autre. Ainsi, pour Baudelaire, la création poétique devient la seule valeur capable de donner un sens à sa vie.

Le thème du voyage revient avec le bel article qu'Eric Levée, de l'Université de Stellenbosch (RSA), consacre à Simone de Beauvoir. Après une jeunesse très sédentaire au sein d'une famille bourgeoise qui considérait le fait de se rendre à l'étranger comme une marque flagrante d'anti-patriotisme, le voyage a joué un rôle capital dans la formation de la personne et de son écriture.

Faire *capoter le silence* est l'originale formule que nous propose Alexandre Dauge-Roth de Baudouin College, Brunswick, Maine, USA, à propos du mutisme politique entourant la lutte contre le sida. Il interpelle pour ce faire le champ artistique africain dont le devoir est de discréditer la légitimité du silence et de dénoncer par tous les moyens (culturels, économiques et politiques) les médiations fallacieuses dont profite l'épidémie.

Et l'on termine cette grande première partie par un article de Francis Unimna Angrey, PHD de l'Université de Calabar (Nigeria), par une dernière évocation du voyage à partir des romans de Maryse Condé. Beaucoup d'Antillais refont le périple de leurs ancêtres, mais à rebours, en cherchant à émigrer vers la France puis vers l'Afrique. Quête désespérée vers le pays des origines qui, loin de les apaiser, se termine souvent par un échec cuisant.

Le deuxième ensemble regroupe exactement le même nombre d'articles que le premier, équilibre moins voulu par nous que fortuit mais dont nous ne pouvons que nous féliciter.

Pour Wassia Doumbia, de l'Université de Cape Town, l'Éducation bilingue s'impose, dans un pays multilingue comme une évidente nécessité. Il faut donc introduire la langue maternelle dans l'école, mais ne pas négliger les nombreux facteurs qui, pour l'efficacité, doivent être pris en compte. L'article les inventorie minutieusement.

Angus Margerison, également de l'Université de Cape Town, fait un brillant

exposé sur la nécessité du français en Afrique. Sans le moyen de communiquer dit-il, on risque simplement d'être exploité. L'importance de la langue française en Afrique l'amène donc à formuler un triple vœu : que le peuple sud-africain parvienne à motiver le Gouvernement de promouvoir l'apprentissage du français dans les écoles ; que ledit Gouvernement réponde positivement à ce vœu et dégage les budgets nécessaires pour cela ; que les grandes entreprises commerciales enfin, parce qu'elles ont tout à y gagner, investissent les fonds que requiert la formation de leurs cadres et employés à l'utilisation du français.

Pour Urbain Ainoa, Docteur d'Etat, Professeur à l'Université d'Abidjan, la communication exige respect mutuel, atténuation des différences, égalité entre les groupes sociaux ou ethniques, fraternisation, humanisation des rapports, recherche de la paix. Pour atteindre des idéaux d'une telle élévation éthique, il nous propose une méthode de travail sous la forme d'une *didaction* où le bien dire qui apaise, le « pouvoir divin de la parole qui guérit et qui soigne (désigné par la formule africaine de « parenté de plaisanterie ») se résoud par une communication efficace dominée par l'idée d'« élégance langagière ». Il y a dans les visées d'une telle théorie une audace un peu utopique mais certainement aussi une dimension humaniste et scientifique à prendre sérieusement en considération.

Andrew Tamnyawu, de l'Université du Harare au Zimbabwe, nous propose les résultats d'une enquête visant à développer une culture de l'écrit chez les jeunes Zimbawéens noirs. Ce type de culture littéraire (la « Littérature ») se développe plus naturellement chez un individu qui apprend d'abord à écrire et à lire dans sa langue maternelle. Nous rejoignons ainsi les préoccupations développées ci-dessus par Wasswa Dumbia. Le problème de l'identité de l'apprenant est de nouveau posé avec force, conviction, et de solides arguments.

Très belle contribution en anglais de Ngoy Mwepu, de l'Université de Cape Town, sur le problème de la perception stéréotypée aboutissant à des surgénéralisations dangereuses, des représentations fausses et engendrant consécutivement des risques de graves conflits. L'essai proposé est courageux, fondé sur une enquête très sérieuse et très riche. Belle contribution sociolinguistique.

Zana Itunge Akpagu, de l'Université de Calabar (Nigéria), expose, à partir du roman *La Lézarde*, d'Edouard Glissant, le statut actuel des Antilles après deux siècles et demi d'esclavage et la loi de Départementalisation du 1^{er} Janvier 1948. Il s'agit d'un texte solidement protestataire, dénonçant vigoureusement les représentants locaux de l'autorité, rejetant en bloc la Départementalisation et prônant la lutte pour l'indépendance.

Le peuple Moaga du Burkina Faso est présenté par Cyrille B.Kone, de l'Université de Ouagadougou, dans sa relation à la démocratie. Y-a-t-il compatibilité entre culture africaine et démocratie ? Cet article courageux et passionnant débouche sur une conclusion un peu angoissante : « *l'étude a révélé un face-à-face menaçant et gros de dangers pour la démocratie et les droits de l'homme tels qu'énoncés aujourd'hui* ». A lire.

Bronwen Mekler, doctorante de l'Université de Pretoria, nous propose une réflexion en anglais sur le travail de l'interprète de conférences, donc opérant en simultanéité avec un conférencier. L'auteur tente d'entrer dans la « boîte noire » de l'interprète pour découvrir comment s'effectue son travail intellectuel et spirituel, en liaison intime avec l'orateur.

La langue française en Zambie fait l'objet d'une solide enquête par Gerald Chishaba, de l'Université de Zambie. L'auteur présente des conclusions tout à fait positives sur les progrès accomplis depuis l'indépendance du pays en 1964 et sur la volonté du Gouvernement actuel : « *We need French not only as a medium of communication but also as a language of science and technology* » (propos de l'ancien Ministre de

l'Education, Arthur Wina).

Enfin Abayomi Kizito Folorunso, de l'Université Calabar (Nigéria), dans un fort bel article tout à la fois de linguistique (générale et contrastive) et de didactique du FLE, montre les problèmes complexes que posent les déterminants et surtout les prédéterminants français à des apprenants nigériens.

Affirmons-le une fois pour toutes : l'afroessimisme n'est plus de mise et ne doit plus jamais l'être. La Renaissance africaine, lancée par le Président Mandela et reprise concrètement par le Président Mbeki et d'autres chefs d'Etat africains à travers le NEPAD, est désormais palpable sur tout le continent. Malgré le contexte d'une mondialisation qui met sous scellée, pour le meilleur et pour le pire, le repli sur soi, malgré les foyers de conflits encore à vif, les Africains se retrouvent entre eux pour se ressourcer, après la longue bataille menée par l'Organisation de l'Unité Africaine pour libérer complètement l'Afrique du colonialisme et de l'apartheid. L'Afrique doit passer maintenant à sa phase de démocratisation concrète et de justice économique : sur tous les fronts, grâce en partie à l'Union africaine et au Parlement panafricain, les Africains veulent se démarquer de cette image de quémandeurs et de victimes. Remplacer fatalisme par volontarisme, frapper à la porte de l'OMC, du G8 et de l'ONU pour rappeler ostensiblement son existence aux Grands de ce monde, forger un réseau d'alliances avec d'autres pays émergents hors de l'Afrique, agir pour que justice soit faite pour les Africains et par les Africains : voilà un programme bien chargé mais combien enivrant. Il ne s'agit pas pour autant de revenir à une Afrique précoloniale : on ne peut plus faire marche arrière et réinventer l'Histoire. Rester Africain, oui, mais en prenant en compte l'évolution du monde. Cette évolution passe tout d'abord par la parité et l'engagement de la Femme à tous les niveaux du développement, par un investissement économique durable, par la protection d'une fabuleuse nature, par la chasse à la corruption et par la promotion de l'éducation.

Rien ne pourrait se faire cependant sans un développement culturel et intellectuel : c'est ce à quoi *Synergies Afrique australe* se propose de participer à travers la recherche. Non pas prendre le train en marche mais devenir un des moteurs de la pensée dans la diversité : voilà son ambition. Si l'Afrique s'affranchit, la langue française aussi. Le destin du français dépend de celui de l'Afrique : il n'est plus question ici de ce que le français peut apporter à l'Afrique mais de ce que l'Afrique peut apporter au français. L'Afrique et le français se trouvent liés inexorablement dans une phase exaltante de leur développement commun.

Enfin, la rédaction voudrait rendre hommage au regretté Serge Ménager, ancien professeur de français à l'université du Natal, ancien rédacteur en chef de la *Revue française* à laquelle certains des articles figurant ci-dessous étaient destinés. Nous souhaitons lui dédier ce premier numéro en souvenir de son esprit brillant, de son dynamisme et de son humour mais aussi pour son entière dévotion à la langue française. Que soit annoncé ici que la *Revue française* renaît dans *Synergies Afrique australe*.